



HAL
open science

Au coeur de l'Empire britannique : Relations amoureuses interethniques et hybridité culturelle à la fin de l'ère victorienne

Florence Pellegry

► **To cite this version:**

Florence Pellegry. Au coeur de l'Empire britannique : Relations amoureuses interethniques et hybridité culturelle à la fin de l'ère victorienne. *Revue historique de l'océan Indien*, 2018, Routes, Flux et Réseaux en Indianocéanie Du VIIIe siècle à nos jours, 15, pp.80-92. hal-03249776

HAL Id: hal-03249776

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-03249776v1>

Submitted on 4 Jun 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Au cœur de l'Empire britannique :
Relations amoureuses interethniques et hybridité culturelle à la fin de
l'ère victorienne**

Florence Pellegry
Maître de conférences
D.I.R.E.
Université de la Réunion

Introduction

« Je ressens un désir ardent, brûlant, une envie si sincère de te revoir. Te reverrai-je un jour ? Oh, cette pensée me rend fou, je me demande si tu ressens mon absence et si je te manque. Les océans se dressent entre nous, mon très cher amour, mais tu es dans mes pensées, dans mon cœur, dans mes yeux, dans ma tête, partout »¹⁹⁰. C'est à bord du navire qui le ramène vers son pays natal qu'un jeune étudiant indien rédige ces mots destinés à l'Anglaise qu'il a fréquentée lors de son séjour à Londres. Le jour de son départ, le 29 décembre 1893, cette femme, qui n'est autre que la fille de ses logeurs, est déjà enceinte de lui. Après plusieurs mois d'échange de courriers imprégnés de la douleur et du désir caractéristiques d'un amour interdit, leur union secrète s'achève dans l'amertume. Abandonnée, elle sera contrainte de confier son enfant aux bons soins du *London Foundling Hospital* qui, depuis 1739, reçoit les enfants abandonnés de tout le pays¹⁹¹.

Première institution britannique consacrée à l'accueil des enfants illégitimes, le *London Foundling Hospital* a conservé à ce jour un fond d'archives extrêmement complet. Cette institution impose en effet dès 1801 un système d'admission sur dossier, exigeant que les mères célibataires laissées pour compte et contraintes de se séparer de leur enfant s'expliquent sur la manière dont elles ont été séduites puis abandonnées et fournissent quelques preuves irréfutables du sérieux de la relation qui les liait au père de l'enfant (tels des documents intimes comme par exemple des lettres personnelles mais aussi des photographies ou des certificats). À travers les comptes rendus écrits des témoignages de ces femmes, les sources, telles des archives judiciaires, nous renseignent sur l'identité des parents de l'enfant illégitime, les circonstances de leur rencontre et de leur rupture. Elles donnent également accès à des détails de la vie intime de jeunes femmes qui,

¹⁹⁰ Archives du *London Foundling Hospital*, « pétitions acceptées », extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R. daté du dimanche 7 janvier 1894, envoyé de Brindisi, Inde. Notre traduction.

¹⁹¹ Prenant pour modèle l'Hôpital des Enfants Trouvés de Paris qui, lui, date de 1670 (Hôpital, qui, contrairement au *London Foundling Hospital*, est géré par des religieux), il demeure jusqu'en 1863 le seul organisme de ce genre à Londres.

confrontées à des circonstances économiques extrêmes, ont décidé de se séparer de leur enfant. Lors de notre travail de recherche sur ce fonds d'archives, il est clairement apparu que dès les années 1880, les dossiers de candidature étaient bien plus denses que les périodes précédentes du fait de la présence remarquable de correspondances intimes utilisées comme pièces à conviction¹⁹². Tels des témoins directs d'instant de la vie de ces couples d'inconnus, ces gages d'affections nous permettent d'enquêter sur les mécanismes sociaux afférents aux relations amoureuses et de mieux appréhender les relations de pouvoir entre les sexes¹⁹³.

A la lumière des éléments contenus dans le dossier de candidature de la jeune anglaise fiancée à l'auteur des quelques lignes citées en début d'introduction¹⁹⁴, cet article se propose d'aborder la question des relations amoureuses interethniques à la toute fin de l'ère victorienne. En outre, il sera ici question du cas spécifique des jeunes étudiants indiens effectuant une partie de leurs études en Angleterre, donc de l'afflux de minorités colonisées en métropole et de l'impact que de telles migrations ont pu avoir sur les populations et les mentalités. Pour mener à bien ce travail d'enquête sur l'histoire intime des Indiens exilés, nous aborderons notamment la question du tabou et des préjugés racistes qui affectent les relations anglo-indiennes ou encore celle de l'hybridité culturelle de ces sujets indiens exilés.

L'Émergence de nouveaux itinéraires migratoires

Le 7 décembre 1894, c'est désespérée que Deborah R. W. postule pour que son enfant métisse né en juillet la même année soit admis au *London Foundling Hospital*. Dans son témoignage, elle donne énormément de détails sur la relation qu'elle a entretenue avec le père de l'enfant et explique surtout comment et pourquoi elle a cédé aux avances sexuelles de cet homme avant même de l'épouser. En consultant la première page du dossier de candidature, on apprend que le père, Abudaba Saba Mahomet Z. R.¹⁹⁵, était un étudiant en droit « mahométan »¹⁹⁶ à Inner Temple, une école

¹⁹² L'augmentation radicale du nombre de correspondances étant sans aucun doute le reflet de l'impact des réformes de l'éducation (*Elementary Education Acts*, entre 1870 et 1893). Après l'adoption de la loi de 1870, cinquante-trois écoles seront construites à Londres en moins de cinq ans. Une démarche orchestrée par le tout jeune *London School Board* (Jerry White, *London in the 19th Century, A Human Awful Wonder of God*. Londres: Vintage Books, 2008, 640 p., p.465). La loi de 1880 fixe l'âge obligatoire de scolarisation à dix ans. En 1893, il passe à douze ans. En 1891 les frais de scolarité seront abolis.

¹⁹³ Florence Pellegrin, *Cultures sexuelles et rapports sociaux de sexe à la fin de l'ère victorienne : Le cas des classes laborieuses à partir des archives du London Foundling Hospital, 1875-1901*. Lille : ANRT, 2013, 404 p.

¹⁹⁴ Un dossier qui comporte neuf lettres rédigées par le jeune homme, une photographie du couple et un ordre de paiement adressé à la jeune femme qui s'élève à « 1000 baisers et de 500 bénédictions » – une boutade amoureuse.

¹⁹⁵ Les noms de famille des personnes évoquées dans cette étude ne seront pas dévoilés par souci de préserver l'anonymat, si cher aux mères célibataires du *London Foundling Hospital*.

¹⁹⁶ Celui administré par le gouvernement britannique dans certaines communautés musulmanes en Inde.

renommée de formation du barreau située dans le quartier central de Victoria Embankment, et comme son nom l'indique, qu'il était probablement issu d'une riche famille musulmane de Calcutta. La jeune femme rapporte avoir rencontré cet Indien en mai 1891, dans sa maison familiale à Notting Hill, et explique que sa mère y avait des locataires.

L'arrivée d'Abudaba Z. R. en Angleterre coïncide avec une période où l'afflux de minorités colonisées en métropole prend de l'ampleur au Royaume Uni. Bien que la présence indienne sur le sol britannique remonte aux premières décennies du dix-huitième siècle avec l'arrivée notable de quelques princes et soldats, et surtout de ceux que l'on nomme les *ayahs* (serviteurs natifs) et les *lascars* (travailleurs forcés), il faut attendre la seconde moitié du dix-neuvième siècle pour qu'un embryon de communauté indienne commence à se former¹⁹⁷. Selon l'historien Golapan Balachandran, à la fin des années 1890, ce sont près de 20 000 *lascars* qui travaillent sur les navires marchands des compagnies britanniques et transitent par Londres ou encore Liverpool, habitant temporairement les quartiers portuaires de ces grandes villes¹⁹⁸. Les étudiants indiens eux, migrent davantage dès les années 1870 du fait de l'enrichissement général de la population, de l'amélioration des transports, et surtout de la création dès 1857 de plusieurs universités occidentales en Inde qui dispensent la plupart de leurs enseignements en anglais¹⁹⁹. C'est après avoir entamé leurs études dans des établissements comme ceux de Calcutta, de Bombay ou de Madras, que des dizaines, puis des centaines d'étudiants partent pour le Royaume-Uni afin d'y terminer leur formation. La plupart sont issus de l'aristocratie hindoue du Bengal ou de Bombay et se spécialisent en médecine, dans les sciences de l'ingénierie ou dans le droit. Il y a aussi nombre de musulmans, de parsis et de chrétiens²⁰⁰. On estime qu'en 1890, environ 300 étudiants indiens résident quelque part en Angleterre²⁰¹, leur présence devenant remarquable dans les prestigieuses universités britanniques telles que celles de Cambridge et d'Oxford²⁰². En

¹⁹⁷ Rozina Visram, *Ayah, Lascars and Princes: The History of Indians in Britain, 1700-1947*. New York: Routledge, 2015 (1986), 303 p., p.11; Shompa Lahiri, *Indians in Britain: Anglo-Indian Encounters, Race and Identity, 1880-1930*. Londres: Frank Cass Publishers, 2000, 248 p., p.1.

¹⁹⁸ Golapan Balachandran, « *Coolies to Cosmopolitans: The Global World of Indian Seafarers, 1870-1945* », intervention au séminaire franco-britannique, Paris IV-Sorbonne, publié le 12 mars 2015 (podcast), URL: <https://sfbh.hypotheses.org/230>, consulté le 1^{er} mars 2018.

¹⁹⁹ P. J. Hartog, « *The Indian Universities* », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, Vol. 145, part 2: « India », Septembre 1929, p. 138.

²⁰⁰ Siobhan Lambert-Hurley, « *Indian students at British universities is a tradition we should cherish and protect* », publié le 16 décembre 2016, URL: <http://theconversation.com/indian-students-at-british-universities-is-a-tradition-we-should-cherish-and-protect-70456>, consulté le 25 février 2018.

²⁰¹ Shompa Lahiri, *op. cit.*, p. 3. et p. 5.

²⁰² Dilip Hiro, « *Indians in Britain* », *India International Centre Quarterly*, Vol. 6, No. 3, juillet 1979, p. 217.

1907, ils seraient 700 à 800, et environ 1500 en 1922²⁰³.

En Inde, la population locale se passionne pour les études à l'étranger. Selon l'historienne Shompa Lahiri dans son ouvrage *Indians in Britain*, la *National Indian Association* se met même à publier entre 1885 et 1900 les listes des étudiants indiens partis se former au Royaume Uni²⁰⁴. La plupart de ceux qui migrent sont attirés par le prestige associé aux formations et diplômes délivrés par les universités britanniques, alors perçues comme la crème de l'enseignement supérieur. Les études de droit rencontrent un franc succès et les avocats formés en Angleterre occupent d'ailleurs une position privilégiée par rapport à ceux formés en Inde. Pour d'autres, aspirant à exercer des professions requérant un diplôme britannique, le voyage d'étude s'impose (jusqu'en 1922, l'examen de recrutement des fonctionnaires indiens n'aura notamment lieu qu'au Royaume-Uni)²⁰⁵. Mohandas K. Gandhi est sûrement l'étudiant indien le plus célèbre à avoir fréquenté un établissement d'enseignement supérieur britannique à Londres, arpentant les rues de la capitale à la rencontre des sujets « natifs » de métropole²⁰⁶. Il réside alors dans le quartier de West Kensington, et, fréquente lui aussi l'école du barreau de Inner Temple, de 1888 à 1891.

Dès le milieu des années 1880, émerge tout un éventail de carnets de voyages écrits en anglais pour accompagner les Indiens à l'étranger. Parmi les ouvrages de ce genre les plus connus, on retrouve celui de G. Parameswaran Pillai, *London and Paris through Indian Spectacles* (1897) et aussi celui de Lala Baijnath, *England and India: being impressions of persons and things, English and Indian, and brief notes of visits to France, Switzerland, Italy and Ceylon* (1893). Tels les explorateurs sociaux de l'époque²⁰⁷ qui se rendent dans les quartiers les plus pauvres du royaume et documentent leurs découvertes de territoires inconnus, à part, ces voyageurs indiens observent les us et coutumes des citoyens de métropole et d'Europe. Le territoire métropolitain est ainsi à son tour perçu comme un espace à découvrir et s'approprier, les différences ethniques et sociales ainsi que les stéréotypes et préjugés coloniaux étant au cœur des récits de ces explorateurs²⁰⁸. Certes, les sujets indiens sont observés autant qu'ils observent. Ils se font remarquer par leur couleur de peau et par leur tenue s'ils choisissent de garder leur habit traditionnel. Dans l'ouvrage de N. Dasa, *Reminiscences English and Australasian; Being an Account of a Visit to*

²⁰³ Andrew Thompson, *The Empire strikes back? The Impact of Imperialism on Britain from the Mid-Nineteenth Century*. Harlow: Pearson Longman, 2005, 374 p., p. 190. En l'absence de réel recensement de cette population à la fin du dix-neuvième siècle, nous ne disposons que d'estimations. Notons ici que les femmes représentent dès la fin du dix-neuvième siècle, une minorité remarquable des étudiants émigrés en métropole.

²⁰⁴ Shompa Lahiri, *op. cit.*, p. 6.

²⁰⁵ *Indian Civil Service Examination*, Shompa Lahiri, *op. cit.*, p. 7-8.

²⁰⁶ Antoinette Burton, *At the Heart of the Empire: Indians and the Colonial Encounter in Late-Victorian Britain*. Berkeley: University of California Press, 1998, p. 2.

²⁰⁷ William Booth, avec son ouvrage *In Darkest England and the Way Out* (1890), figure sans aucun doute parmi les explorateurs sociaux les plus reconnus de cette époque.

²⁰⁸ Antoinette Burton, *op. cit.*

England, Australia, New Zealand, Tasmania, and Ceylon, Calcutta (1893), l'auteur insiste sur ce regard des Britanniques (1893) : « Nul besoin de préciser que tout le monde se retournait sur moi dans la rue. Mon teint foncé et le *chupkan* que j'ai porté tout au long de mes pérégrinations ont attiré l'attention de tout un chacun. Ils me regardaient et c'était bien naturel de leur part »²⁰⁹.

Les étudiants indiens ne résident en métropole que le temps de leurs études pour une durée moyenne de trois à quatre années²¹⁰. Depuis 1858, *The India Office* se charge de leur accueil et de leur orientation. Créé en 1870, l'organisme philanthropique *National Indian Association* (N. I. A.) joue lui aussi un rôle clef, organisant de nombreux événements culturels mais aussi sociaux, ainsi que des virées touristiques dans l'espoir de faciliter les relations entre les visiteurs indiens et les Britanniques²¹¹. *The Journal of National Indian Association* voit quant à lui le jour en 1871. Rebaptisé *The Indian Magazine* dès 1886, et plus tard, *The Indian Magazine and Review* en 1891, cette publication rend compte des activités de la N. I. A., aborde la question des affaires indiennes, fournit une foule d'informations à destination des étudiants, et propose une section littéraire grandement appréciée par ses lecteurs²¹². Tout comme Abudaba Z. R., les étudiants indiens résident généralement chez des familles anglaises, en pension complète. Au début du vingtième siècle, les relations entretenues entre ces étudiants et les jeunes Anglaises font couler de l'encre, et l'on montre du doigt leur attitude parfois déplacée envers ces femmes. Dans un article de 1907 intitulé « *The Indian Student Problem* »²¹³, et publié dans *The London Times*, il est question des maisons dans lesquelles logent les étudiants et des liaisons sexuelles que bien des Anglaises entretiennent avec ces étrangers. En cette période de fortes tensions liées à la montée en force des revendications indépendantistes, les étudiants indiens, devenus un des moteurs de ce mouvement, sont dépeints comme des prédateurs sexuels²¹⁴. Si l'on s'intéresse aux écrits des Indiens, ce sont au contraire les femmes anglaises qui sont critiquées pour leur attitude provocatrice et leur manque de droiture morale²¹⁵. Dans son autobiographie, Gandhi aborde la question des tentations sexuelles en métropole et évoque notamment un séjour qu'il effectue à Portsmouth en 1890, à l'occasion d'une

²⁰⁹ Nandalala Dasa, *Reminiscences English and Australasian; Being an Account of a Visit to England, Australia, New Zealand, Tasmania, and Ceylon, etc.* Calcutta : M.C. Bhowmick, 1893, 110 p., p. 37, cité dans Antoinette Burton, « *Making a spectacle of Empire* », *op. cit.*, p.130. Notre traduction.

²¹⁰ Shompa Lahiri, *op. cit.*, p. 1.

²¹¹ *Ibid.*, p. 10.

²¹² Siobhan Lambert-Hurley, « *Indian students at British universities* », *op. cit.*, consulté le 25 février 2018.

²¹³ Expression qui gagnera par la suite en popularité et sera utilisée de façon récurrente pour faire référence aux problèmes d'intégration et aux tendances nationalistes des Indiens exilés en métropole.

²¹⁴ Antoinette Burton, *At the Heart of the Empire*, *op. cit.*, p. 153.

²¹⁵ Antoinette Burton, « *Making a spectacle of Empire: Indian Travellers in "Fin de siècle" London* », *History Workshop Journal*, No. 42 (Autumn, 1996), 20 p., p. 132.

conférence sur le végétarisme. Il décrit sa logeuse comme une personne fort peu respectable qui se joint à leur partie de bridge, lance des plaisanteries douteuses et indécentes, bref, fait figure de réelle tentatrice. Elle éveillera en lui des pulsions qu'il rapporte avoir immédiatement réprimées²¹⁶.

L'interdit des relations amoureuses interethniques

Lorsque l'enquêteur du *London Foundling Hospital* interroge la mère de Deborah R. W. concernant la relation amoureuse entretenue par sa fille et un de ses locataires, elle affirme qu'elle n'était pas au courant. Selon le rapport d'enquête, elle insiste même sur le fait qu'il lui était impossible d'imaginer qu'un tel lien puisse s'être tissé entre les jeunes gens et mentionne la différence de couleur de peau et d'ethnie comme une justification valable à sa version de l'histoire : « Le père a logé chez eux pendant trois ans, ils le considéraient comme un des leurs et n'ont jamais remarqué la moindre once de familiarité entre les deux jeunes gens. Compte tenu de sa race et de sa couleur de peau, ils étaient loin de se douter qu'ils pouvaient se convoiter l'un l'autre »²¹⁷. Alors qu'en Inde, les couples interethniques sont monnaie courante depuis le début de la colonisation (nombre de soldats esseulés épousant des femmes locales), en métropole le métissage est, dès les années 1830, perçu comme un problème grave et récurrent, une pratique indécente et contre-nature²¹⁸. Les premiers textes qui s'attaquent aux mariages interethniques (auteurs comme T. Arnold, A. Walker et R. Knox²¹⁹) visent à dissuader les populations de se livrer à de telles unions. À une époque où s'affrontent encore polygénistes et monogénistes, les dangers du métissage sont bel et bien au cœur des discussions. On invoque notamment la difformité des enfants issus du croisement des ethnies²²⁰. Autre argument venant étayer cette vision négative du métissage qui influence les populations, celui de la peur de l'invasion. Dans son pamphlet sur l'esclavage à la Jamaïque datant de 1772, Edward Long, administrateur colonial et historien, exprime déjà l'idée que l'ordre hiérarchique et les structures de classes sur lesquelles

²¹⁶ Mohandas K. Gandhi, *An Autobiography, or, The Story of My Experiments with Truth*. New York: Dover Publication, 1983 (1927), 494 p., p. 62. Lorsqu'il décide de partir étudier à Londres, Gandhi est déjà marié. Il fait vœux de chasteté avant de quitter sa femme et son enfant le temps de ses études de droit.

²¹⁷ Archives du *London Foundling Hospital*, *op. cit.* Extrait du rapport de l'enquêteur. Notre traduction.

²¹⁸ Ann Phoenix, Charlie Owen, « *From miscegenation to hybridity: mixed relationships and mixed parentage in profile* », dans Avtar Brah, Annie Coombes (eds.), *Hybridity and its Discontents: Politics, Science, Culture*. London: Routledge, 2000, 298 p., p. 76.

²¹⁹ Thomas Arnold, *The Effect of Distant Colonization on the Parent State*. Oxford: S. Collingwood, 1815, 36 p.; Alexander Walker, *Intermarriage; or the Mode in which, and the Causes why, Beauty, Health and Intellect Result from Certain Unions, and Deformity, Disease and Insanity from Others*. Londres: John Churchill, 1838, 442 p.; Robert Knox, *The Races of Men, a Fragment*. Londres: Lea & Blanchard, 1850, 323 p.

²²⁰ Damon Ieremia Salesa, *Racial Crossings: Race, intermarriage, and the Victorian British Empire*. Oxford and New York: Oxford University Press, 2011, 295 p., p. 1-3. Dès les années 1860, on remarque néanmoins que la dangerosité de ces unions n'est plus tant décriée.

repose le pouvoir établi pourraient s'en retrouver chamboulés²²¹. Il s'attaque directement aux femmes britanniques des milieux sociaux les plus défavorisés, les accusant d'un fort appétit sexuel pour ceux qu'il identifie comme les « noirs ». Usant d'un vocabulaire ouvertement xénophobe, il insiste sur l'animalité de ces unions, dressant le portrait de couples interethniques dans lesquels les femmes ont de nombreuses « portées » et contribuent à ce que le sang anglais soit « contaminé »²²². C'est bien cette peur de la contamination et de l'invasion qui informe encore les discours xénophobes de la fin du dix-neuvième siècle. En Inde, bien que les unions interethniques soient à cette époque plus courantes, les enfants métissés que l'on appelle aussi les « eurasiens », souffrent d'exclusion. Ils sont perçus comme une menace à l'ordre établi, à la distance sociale entre les classes dirigeantes et le peuple²²³.

Dans le dossier à l'étude, Deborah R. W., fille d'un capitaine de la marine britannique récemment déchu de ses fonctions pour sa dépendance à l'alcool, capitule à la tentation, à l'interdit de l'« autre », de l'étranger. Elle explique qu'Abudaba Z. R. a tout de suite ressenti une attirance très forte pour elle et que leurs premiers rapports sexuels ont eu lieu en mars 1893. Ce n'est que quand elle se sait enceinte quelques mois plus tard, qu'il lui avoue être déjà marié en Inde²²⁴. C'est à ce moment-là qu'il lui aurait proposé de l'épouser et de faire d'elle sa seconde femme ; une offre qu'elle refuse sur le champ : « Nos derniers rapports charnels ont eu lieu en octobre 1893. Quand je me suis rendu compte que j'étais enceinte, je lui en ai parlé. La nouvelle l'a fort contrarié et il m'a plus tard avoué qu'il avait déjà une femme en Inde, mais que selon les lois de son pays, il pouvait faire de moi sa seconde femme. J'ai refusé »²²⁵. En outre, différences culturelles et traditions sont un autre argument de taille avancé par les victoriens pour justifier l'incompatibilité des ethnies. La possibilité de polygamie mentionnée par Deborah R. W. constitue ici aux yeux des responsables du *London Foundling Hospital* une raison valable pour refuser cette offre de mariage. Selon Kenneth Ballhatchet, c'est à cause de certaines pratiques traditionnelles comme par exemple le mariage des enfants et la polygamie que bien des Britanniques sont convaincus de la sexualité débridée et malsaine des Indiens²²⁶.

Dans les courriers archivés, on ressent la force du lien qui lie les jeunes gens après plus de deux ans de vie sous le même toit. Deborah R. W.

²²¹ Edward Long, *Candid Reflections upon the Judgment Lately Awarded by the Court of King's Bench in Westminster-Hall on What is Commonly Called the Negro Cause*. Londres: T. Lowndes, 1772, 76 p., p. 48-49.

²²² Annie E. Coombes, Avtar Brah, « *The conundrum of 'mixing'* » (Introduction), dans Avtar Brah, Annie Coombes (eds.), *Hybridity and its Discontents*, op. cit., p. 3.

²²³ Kenneth Ballhatchet, *Race, Sex and Class under the Raj, Imperial Attitudes and Policies and their Critics, 1793-1905*. New York: St. Martin's Press, 1980, 199 p., p. 4.

²²⁴ Vu le rang social de ce jeune homme, il s'agissait sûrement d'un mariage arrangé.

²²⁵ Archives du *London Foundling Hospital*, op. cit. Extrait du témoignage de Deborah R. W. Notre traduction.

²²⁶ Kenneth Ballhatchet, *Race, Sex and Class under the Raj*, op. cit., p. 5.

et Abudaba Z. R. semblent très bien se connaître. Le jeune auteur des lettres utilise des noms affectueux comme « mon petit cœur chéri », « mon amour adoré »²²⁷, s'inquiète de sa santé et de son avenir, lui explique à quel point elle lui manque lors d'un de ses déplacements : « J'ai tant hâte de te retrouver »²²⁸. Il évoque de doux souvenirs de moments passés en sa compagnie, comme par exemple une sortie dans un parc : « Cela évoque en moi le souvenir de notre aventure du parc. J'ai soupiré une bonne demi-douzaine de fois à la lecture de ces lignes »²²⁹. Ses courriers témoignent certainement du sentiment amoureux qui l'anime. Le 2 février 1893, dans l'attente d'un courrier de Déborah W. qui tarde à arriver, c'est très anxieux qu'il écrira à la jeune femme : « Ma très chère Debbie, après avoir attendu en vain un mot de ta part et passé deux jours et deux nuits à me faire du mauvais sang, je me risque de nouveau à t'écrire. Si tu aimais quelqu'un avec autant de dévouement que je t'aime, tu te serais sûrement rendu compte des sentiments qui m'ont assailli ces derniers jours et des tortures que ton silence inexplicable m'a infligé »²³⁰. Après son départ pour Calcutta, les courriers deviennent déchirants de tristesse : « Comme tu le vois, ma main tremble à cause du roulis épouvantable du bateau, je peux à peine écrire. Mes yeux sont toujours remplis de larmes car je ne peux supporter d'être séparé de toi. Je t'aime, ma douce chérie, et je t'aimerai jusqu'à ma mort. Si ma fortune était aussi grande que mon amour et mes souhaits, je m'installerais tout de suite en Angleterre »²³¹. C'est donc dans l'espoir de pouvoir vivre leur passion amoureuse que l'amant de Deborah R. W. lui propose de quitter le pays avec elle, de fuir les responsabilités et les conséquences de leurs actes. Autre témoin de sa fidélité et peut-être même de l'authenticité de ses sentiments, il lui aurait envoyé une somme d'argent conséquente : près de 15 livres, l'équivalent du salaire annuel d'une bonne à tout faire à cette époque.

Les jeunes gens auraient-ils réellement tenté de garder leur union secrète pour parer aux éventuelles critiques ? Difficile de se prononcer sur ce point. On remarque néanmoins que dans les sources, Abudaba Z. R. utilise une palette de noms pour signer ses lettres : tantôt « Zizi », ou « Zea », tantôt « Jim », ou encore « Vivian Grey Jim » ou « Grey ». Espérait-il ainsi brouiller les pistes des possibles lecteurs indiscrets de ses courriers ? Il est fort probable que le jeune Indien se soit tout simplement attribué un nom anglophone lors de son séjour en métropole : Vivian Grey Jim. Lorsqu'en juillet 1894, Deborah R. W. accouche à Londres dans une chambre que sa mère lui loue dans le secret, elle prétend en outre s'appeler Mme Grey et

²²⁷ « *My dearest Pet* » ou « *Dearest love* », Archives du *London Foundling Hospital*, Deborah R. W. *op. cit.*

²²⁸ *Ibidem*. Extrait d'un courrier non daté, dont la date est estimée à 1892. Notre traduction.

²²⁹ *Ibidem*. Extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R. daté du 25 avril 1894. Notre traduction.

²³⁰ *Ibidem*. Extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R. expédié de Londres et daté du 2 février 1893. Notre traduction.

²³¹ *Ibidem*. Extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R. daté du dimanche 7 janvier 1894, envoyé de Brindisi, Inde. Notre traduction.

signale que son mari est à l'étranger²³². Autre élément déroutant : la présence d'un cliché photographique du couple daté de 1893. Selon l'enquêteur du *London Foundling Hospital*, il semble difficile d'imaginer que deux jeunes gens entretenant une relation platonique se fassent photographier en couple. Un point d'exclamation ponctue d'ailleurs cette observation dans son rapport : « Si telle était bien la situation, pourquoi donc s'étaient-ils fait photographier ensemble ! ». Dans les archives du *London Foundling Hospital*, les photos des hommes sont en effet offertes comme gage du sérieux de la relation et contribuent à la cristallisation émotionnelle. Mentionnée de façon récurrente dans les correspondances, la photographie de l'être aimé devient un symbole fort, un élément clef du début des relations amoureuses. C'est une trace historique sans précédent, et pour les jeunes amoureux, une façon de posséder l'autre à jamais²³³. Comme le souligne Anne-Marie Sohn, dans son ouvrage *Cent ans de séduction, Une histoire des histoires d'amour* : « Si la jeune fille demande le portrait du jeune homme puis offre le sien en retour, l'affaire est fort sérieuse »²³⁴. La photographie agit telle une promesse d'amour éternel. Dans les années 1890, les photographies sont toujours coûteuses.



© London Foundling Hospital Archives

²³² Les naissances illégitimes étant toujours lourdement stigmatisées à la fin du dix-neuvième siècle, la jeune femme se retrouvera plusieurs mois séparée de sa famille et ne recevra aucune visite à part celle de sa mère. Dans l'entourage de Deborah R. W., personne à l'exception de sa mère et de sa sœur n'aura vent de son malheur.

²³³ G. H. Martin, David Francis, « *The Camera's Eye* », dans Harold James Dyos, Michael Wolff (Eds), *The Victorian City. Images and Realities*, 2 Vols. Londres et Boston: Routledge, 1999 (1973), 957 p. (volume 1) p. 227.

²³⁴ Anne-Marie Sohn, *Cent ans de séduction, Une histoire des histoires d'amour*. Paris : Larousse, 2003, 191 p., p. 108.

On prend rendez-vous avec le photographe, on se pare de ses plus beaux habits. Sur la photographie conservée dans le dossier de Deborah R. W., Abudaba Z. R. est très élégant et lorsqu'on le compare aux autres portraits d'hommes retrouvés dans les archives du *London Foundling Hospital*, ses vêtements indiquent une différence de classe marquée. Autre différence, il s'agit là d'une photographie du couple et non d'un seul individu. C'est là le seul portrait de couple que nous ayons découvert dans près de 600 dossiers examinés (1875-1901).

L'hybridité culturelle en question

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, les mariages interethniques deviennent monnaie courante dans certaines villes côtières comme à Cardiff, Bristol et Liverpool ou dans des quartiers de Londres près des Docks comme Canning Town et Limehouse dans l'Est de la ville²³⁵. Les familles mixtes du Royaume-Uni souffrent cependant toujours d'exclusion. Dans les journaux, les quartiers où elles se regroupent sont décrits comme des endroits dangereux où crime et prostitution font bon ménage. On critique les mères anglaises de ces familles pour leur manque d'éducation, leurs mœurs légères et l'incapacité de leurs enfants à s'insérer dans la société²³⁶. A l'époque du racisme scientifique et de l'eugénisme, le mélange des ethnies fait toujours figure de réel problème social et les populations colonisées sont dépeintes par les sociologues, les médecins, les politiques, comme différentes, et surtout nécessairement inférieures²³⁷.

L'impact moral et culturel de tels mélanges ethniques inquiète. Dès le dix-neuvième siècle, on se préoccupe d'ailleurs déjà de l'émergence d'une nouvelle culture hybride en lien avec ces couples mixtes. Il est certes question de l'hybridité culturelle des enfants des couples mixtes qui créent une nouvelle ethnie biculturelle, mais aussi de l'hybridité des sujets colonisés qui, installés en métropole et mariés à des sujets d'origine anglaise, galloise ou écossaise, adoptent les mœurs et les coutumes des Britanniques. Il est incontestable que la présence des Britanniques en Inde a entraîné une réelle révolution culturelle chez certaines communautés indiennes. L'étudiant dont nous avons retrouvé les courriers élégamment rédigés offre en outre un bon exemple des résultats de l'influence occidentale sur la société indienne et sur l'identité culturelle des peuples colonisés. Cette société qui reposait sur un cadre ancien et rigide de castes « endogamiques et hiérarchisées »²³⁸ subit un

²³⁵ Chamion Caballero, Peter Aspinall, « *Presence of minority ethnic populations in Britain* », 2012, URL: <http://www.mix-d.org/museum/timeline/presence-of-minority-ethnic-populations-in-britain>, consulté le 1^{er} mars 2018.

²³⁶ Laura Smith, « *Mixed race Britain: charting the social history* », *The Guardian*, 4 Octobre 2011, URL <https://www.theguardian.com/society/2011/oct/04/mixed-race-britain-social-history>, consulté le 1^{er} mars 2018.

²³⁷ Lola Young, « *Hybridity's discontents: rereading science and 'race'* », dans Avtar Brah, Annie Coombes (eds.), *Hybridity and its Discontents*, op. cit., p. 155.

²³⁸ Jacques Dupuis, *Histoire de l'Inde, des origines à la fin du XX^e siècle*. Paris : Kailash Editions, 2005, 406 p., p. 286.

choc culturel après l'adoption de la loi sur l'éducation de 1835 et la mise en place de politiques éducatives drastiques appliquées sur ces territoires. Thomas Babington Macaulay, alors député au Parlement britannique et membre du conseil suprême de la célèbre *East India Company*, a directement contribué à ce que le système éducatif indien prenne en modèle et valorise un type de savoir occidental. Dans ses fameuses notes sur l'éducation, il stipule son ambition de convertir des milliers de jeunes Indiens à la culture britannique : « Nous devons à présent faire de notre mieux pour créer une classe d'interprètes et ainsi nous rapprocher des millions de personnes que nous gouvernons ; une classe d'individus, indiens par leur sang et leur couleur de peau, mais anglais par leurs goûts, leurs opinions, leurs valeurs morales et leur intellect »²³⁹.

Dans les courriers d'Abudaba Z. R. où il est principalement question du sentiment amoureux et des souffrances endurées par le jeune homme, les envolées lyriques et les moments de réflexion sur le sentiment amoureux sont récurrents. On y trouve des références à des auteurs anglophones renommés comme par exemple l'américain Ralph Waldo Emerson dans sa lettre du 2 Juillet 1892 où il compare son approche de l'amour à celle de l'artiste : « J'ai toujours pensé que "l'amour inspire l'amour", du moins c'est ce qu'avance Emerson, mais tout cela n'est en fait qu'un sacré mensonge »²⁴⁰. Le britannique William Cowper est aussi mentionné dans un autre courrier datant probablement de la même année. Il choisira cette fois-ci de citer mot pour mot cet auteur en début de courrier : « La flamme des sentiments sera toujours plus intense que celle de l'art »²⁴¹, avant de reprocher à la jeune femme de ne pas lui écrire assez souvent. Le contraste entre les lettres d'Abudaba Z. R. et celles des autres pères d'enfants illégitimes conservées dans les archives du *London Foundling Hospital* est frappant. Alors que la grande majorité des lettres sont écrites d'une main maladroite, généralement très courtes et assez pauvres en contenu, celles d'Abudaba Z. R. sont poétiques, détaillées, empreintes d'émotions et de tristesse. Voici un autre extrait de courrier, daté du 7 février 1894, lorsqu'Abudaba Z. R. atteint enfin Calcutta et apprend la grossesse de Deborah W. : « Ma chérie, tu me dis dans ta lettre qu'il n'y a plus d'espoir et que tu dois t'accommoder de ton sort. Ma pauvre, je ne peux te dire à quel point cette nouvelle m'attriste et me perturbe. Depuis mon arrivée, je suis cloué au lit, avec une forte fièvre et ces tristes nouvelles attisent mes craintes et mon anxiété. Ils disent tous ici que

²³⁹ T. B. Macaulay, « *Minute by the Hon'ble T. B. Macaulay* », 2 February 1835, URL <http://www.mssu.edu/projectsouthasia/history/primarydocs/education/Macaulay001.htm>, consulté le 1er mars 2018; P. J. Hartog, « *The Indian Universities* », *op. cit.*

²⁴⁰ Archives du *London Foundling Hospital*, *op. cit.* Extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R. daté du 2 juillet 1892. Notre traduction.

²⁴¹ « *Affection lights a brighter flame than ever blazed by Art* », Archives du *London Foundling Hospital*, *op. cit.* Extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R., lettre non datée, probablement écrite 1892. Notre traduction.

quelque chose me tracasse et souhaitait savoir ce que c'est »²⁴². A travers ces extraits, la qualité de l'éducation reçue par ce jeune homme des classes cultivées de Calcutta est manifeste. La forme est impeccable. Le contenu émouvant. Autre élément remarquable, Abudaba Z. R. s'exclame d'une façon parfaitement britannique dans ses courriers, usant de l'expression « *Oh my !* » à maintes reprises²⁴³. Toutes ces références culturelles surprenantes conjuguées à la qualité du verbe de cet épistolier ne laissent aucunement transparaître qu'il s'agit là d'un jeune homme indien et non d'un Britannique.

Abudaba Z.R. atteste en outre dans ses courriers de son amour pour le pays où il étudie, le siège du pouvoir colonial en place. A l'inverse de bien des pionniers indiens qui, selon Shompa Lahiri, ont eu des réactions bien mitigées à l'égard de la métropole, évoquant fréquemment leur mal-être, les difficultés ressenties face au climat, à la nourriture, aux maladies et même à l'accueil des Anglais²⁴⁴, Abudaba Z. R. exprime dans ses écrits beaucoup d'affection pour l'Angleterre et même une sorte de dégoût pour son pays natal. Dans sa lettre du 25 avril 1894, il écrit : « Si seulement je pouvais gagner ma vie dans ce pays béni où tu habites, je quitterais ce trou à rat de pays pour toujours ». Il continue : « Il ne s'écoule une heure où je ne repense à mon expérience dans cette terre civilisée qu'est l'Angleterre. Mon seul souhait dans ce monde est de pouvoir y retourner avant ma mort »²⁴⁵. Phénomène étrange, le jeune-homme semble ici reproduire dans son discours les stéréotypes coloniaux selon lesquels la culture des colonisateurs est nécessairement supérieure à celle des peuples colonisés. Il est tout de même surprenant d'imaginer qu'il aille jusqu'à décrire son propre pays comme un « trou à rat »²⁴⁶. Le désir ardent de revoir l'Angleterre qu'il décrit est incontestablement conditionné par le sentiment d'appartenance culturelle qu'il semble nourrir avec le Royaume-Uni et que l'on retrouve dans chacun de ses courriers. A ses yeux, le cœur de l'Empire est synonyme d'émancipation et d'opportunité.

Notons pour terminer qu'un sentiment général d'inquiétude à l'encontre des étudiants indiens et de façon plus générale des intellectuels de ce pays émerge quelques années après le séjour d'Abudaba Z. R. en Angleterre. Dans l'article du *London Times* intitulé « *The Indian Student Problem* » que nous avons déjà cité plus haut, les émigrés indiens sont identifiés comme une menace réelle face au pouvoir colonial. Tel le monstre de Frankenstein qui se retourne contre son créateur, les intellectuels indiens, en Angleterre mais aussi en Inde, qui incarnent par excellence cette culture hybride tant décriée dans les écrits xénophobes, sont progressivement pointés

²⁴² Archives du *London Foundling Hospital*, *op. cit.* Extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R., Lettre du 7 février 1894. Notre traduction.

²⁴³ Equivalent de l'expression française « Mon Dieu ! ».

²⁴⁴ Shompa Lahiri, *op. cit.*, p. 16. Entre 1865 et 1885, environ 700 hommes du Bengale transitent par l'Angleterre

²⁴⁵ Archives du *London Foundling Hospital*, *op. cit.* Extrait d'un courrier d'Abudaba Z. R., daté du 25 avril 1894. Notre traduction.

²⁴⁶ « *beastly hole* »

du doigt pour le rôle décisif qu'ils joueront dans l'émergence du mouvement nationaliste (au Royaume Uni, c'est d'ailleurs dans une résidence universitaire que les étudiants se radicalisent dès 1905). L'attitude des Anglais change bientôt à l'encontre des Indiens émigrés en métropole et l'on rapporte davantage d'attaques à caractère raciste au début du vingtième siècle. Dans l'ouvrage d'Andrew Thompson intitulé *The Empire Strikes Back? The Impact of Imperialism on Britain*, on nous rappelle qu'en mai 1907, lors de la commémoration du cinquantenaire de la rébellion indienne de 1857, les partisans britanniques de la couronne s'opposent à ce que les manifestants portent les badges de commémoration. Des affrontements s'en suivent²⁴⁷.

Conclusion

Au terme de cette étude, il apparaît que l'océan qui sépare le couple interethnique à l'étude n'est pas que physique. En laissant libre cours à leurs sentiments, ces amants n'étaient pas sans se douter que leur union était impossible du fait des préjugés racistes du moment mais également du tabou qui affecte alors toute relation amoureuse entre colonisateur et colonisé (et ce quel que soit le rang social). Si les couples mixtes constituent aujourd'hui un des groupes ethniques dont la croissance est la plus rapide au Royaume-Uni, un tel phénomène était impensable à la fin du dix-neuvième siècle. En Angleterre, les couples interethniques dont on retrouve la trace dans les archives font figure de réels pionniers, leur destin notamment marqué par les croyances populaires, les essais médicaux et les politiques mises en œuvre pour inciter ou au contraire réduire les phénomènes migratoires.

L'étude de détails de l'histoire intime d'un couple interethnique nous aura permis d'apprécier ce que la migration au cœur de l'Empire a pu représenter aux yeux de jeunes Indiens riches et éduqués comme Abudaba Z. R. et le caractère manifeste de l'influence exercée par la culture des colonisateurs sur les élites indiennes. Il est certes possible d'établir un lien entre les politiques éducatives, l'hybridité culturelle des sujets colonisés et la facilité avec laquelle ils pouvaient tisser des liens avec les femmes britanniques. Bien que l'arrivée des premiers étudiants indiens ait été sujette à maintes critiques et controverses (tout particulièrement au début du vingtième siècle), elle a contribué à décrire de nouvelles routes migratoires dont l'impact est aujourd'hui encore manifeste puisqu'en 2015-16, plus de 16 000 étudiants indiens se sont inscrits dans une des nombreuses universités britanniques.

²⁴⁷ Andrew Thompson, *The Empire Strikes Back? op. cit.*, p. 190.